FEUILLETON DE L'ABEILLE.

NOUVELLE-ORLEANS, 9 JUILLET 1861.

AURELIE.

DEUXIEME PARTIE.

XIV

La malencontreuse Nanette Lefèvre était accablée, lasse, disposée en plusieurs temps de lassitude, et entourée d'une vague grisaille, telle en un mot qu'on se sent un bâillement dans la partie de la Normandie où elle devait naître. Seulement l'ancienne cuisinière, habituée au confortable dans le château de Bobrive, avait fait réparer à sa convenance la maisonnette où elle était séparée par une petite cour; mais les deux corps de bâtiment avaient été bâtis sur le même alignement.

La raison avait naturellement une entrée sur la cour, comme elle en avait une par la rue. La première n'était fermée que par une barrière de bois peint.

Nanette n'avait pu dormir dans la nuit qui suivit les débats du procès de Mme de Bobrive; et, quoique extrêmement accablée depuis longtemps, elle s'était levée de très grand matin, agitée qu'elle était par la fièvre de l'inquiétude encore plus que par celle de la maladie dont elle était atteinte. Son visage, ordinairement très pâle, était alors fortement coloré.

Quand la matinée fut un peu avancée, elle ne put tenir en place.

Elle se mit à marcher à la façon des hyènes en cage, à travers sa chambre, sa cour, sa petite maison, tout à la fois haletante, si les pas d'un cheval ne lui annonçaient point l'arrivée de la personne qu'elle attendait.

—Il est encore trop tôt, sans doute, balbutia-t-elle en regardant les aiguilles de son horloge et forme de grande caisse, il lui faut au moins douze heures pour venir de Caen jusqu'ici. Que n'ai-je appris plus tôt que la condamnation !..... Elle frissonna et se cacha la tête dans les mains. Ah! si j'avais prévu que le crime causât tant de tourments, reprit-elle, non, je ne me serais jamais laissé le complice de cet homme.

A ce moment on frappa à la porte.

—Le voilà ! s'écria-t-elle en pressant la main sur son cœur défaillant.

Elle alla ouvrir.

A la vue de la personne qui se présentait, elle poussa un cri de surprise :

—Vous ici, mademoiselle Clarisse !

C'était en effet Clarisse, mais si changée qu'elle ne paraissait plus que l'ombre d'elle-même.

La malheureuse jeune fille se laissa tomber sur un siége en sanglotant.

—Ah ! maman, voilà ! n'avez toujours, dit-elle, quand vous devez vous en passer de me substituer à la marquise de Bobrive, dans l'espoir de la remplacer aussi dans son cœur. Au lieu de cela, je l'ai perdu..... perdu pour une journée !

—De qui parlez vous, et que voulez-vous dire ? demanda Nanette saisie d'une vague appréhension.

—Vous savez bien que je parle de M. Paul Belmont. Il m'a laissée seule à Londres d'où il a été échappé en ses membres.

—Et vous ne savez pas où il se trouve ? demanda vivement Nanette.

—Non. Je le croyais auprès de son frère ; mais ce n'est pas lui, je n'ai pu savoir ce qu'il est devenu.

—Tant mieux ! pensa Nanette, car sa présence en ce moment aurait de bien graves inconvénients.

Nanette ne savait rien du retour de Paul en France, Clarisse ayant naturellement caché de lui en donner des nouvelles par l'entremise de sœur Hélène ! depuis qu'elle avait quitté Londres elle même.

Et depuis quand vous a-t-il quittée ? reprit tout haut Nanette.

—Il m'a quittée..... je ne sais plus..... répondit Clarisse, dont l'esprit continuait d'être quelque peu égaré par moments. Tout ce que je me rappelle c'est qu'un matin il est venu le chercher de la part de M. Hubert..... et qu'il devait s'embarquer, avec lui sur l'*Aigron*..... Mais il est parti sans moi.

—Un navire ! ..... l'*Aigron* ! ..... se dit Nanette. Oh ! alors, tout va bien. Mais, continuez-vous en parlant à Clarisse, comment donc êtes vous venue ici ?

—Je vous le retrouver, me dame, dit Clarisse sans répondre à la question ; je veux lui tout avouer et lui demander pardon de ma tromperie. Je suis si malheureuse de son mépris, de sa haine !..... Il n'y a que votre seule approbation, maman, son amitié comme autrefois..... et il me semble que je ne souhaiterai plus rien en ce monde

Une telle résolution chez Clarisse rassurait peu Nanette, qui répéta sa question :

Qui donc a pu vous envoyer chez moi, mademoiselle ?

C'est ce M. Bâtard, de la Haye-du-Puits, chez qui j'adressais toutes mes lettres de Londres. Je viens de le voir. J'espérais qu'il pourrait me donner des nouvelles de Paul ; mais il ne savait rien. Alors je lui ai offert ma bourse, et il m'a indiqué votre demeure.

Nanette fronça les sourcils.

—Je mets mon cœur entièrement en vous, madame, poursuivit Clarisse en joignant les mains. Vous ne pouvez me refuser votre aide pour le retrouver. Il faut bien que vous répondiez à ce que vous m'avez fait. Parlez, parlez-vous où est Paul ! Dites-moi la vérité, et ne redoutez rien de ma part. Jamais je ne trahis mes serments. Allez, à lui que je pense, j'ai refusé obstinément toute explication.

Nanette, au l'écoutant, ne put retenir sur ses lèvres un sourire dédaigneux.

—Mon Dieu ! mademoiselle, lui dit-elle sèchement, j'ai autre chose à faire qu'à m'occuper de vos amourettes ; quand je suis allée vous voir à Saint-Lô, je n'étais que l'intérimaire d'une personne qui voulait vous rendre service sans doute. Je suis fâchée que vous n'ayez pas réussi à vous faire aimer, comme on l'espérait dans votre intérêt. C'est votre faute et non la mienne. Cela ne me regarde pas.

—Le nom de cette personne alors, madame ! je vous en supplie ! demanda Clarisse.

Nanette pâlissait comme aux heures de désespoir en cet instant, et il lui semblait entendre les pas d'un cheval à quelque distance.

—N'insistez pas, mademoiselle, répondit-elle. Je vous le répète, mes affaires personnelles ne me laissent pas le temps de m'occuper des vôtres. Je vous avouerai même que votre présence ne me gêne en ce moment, car j'attends quelqu'un pour terminer un acte très important. Toute ma journée devra être employée.

Clarisse ne pouvait rester davantage, après avoir reçu une invitation si formelle de se retirer.

Comme elle descendait les deux marches de la porte de la rue, un cavalier entrait dans la cour par la barrière.

Nanette était accourue au devant de lui, et Clarisse l'entendit s'écrier avec plus de colère que de prudence :

—Oui, c'est moi, un peu moins gai que la première fois. Ce satané Paul Belmont va probablement tout gâter. Je vous conterai cela. Soignez d'abord mon cheval, dont j'aurai besoin tout à l'heure.

—Paul Belmont ! pensa Clarisse ; cet homme vient donc de le voir ?

Le nouvel arrivant s'aidait entrée dans l'étable pour y caser le cheval.

Après quelques secondes de réflexion, Clarisse se dit qu'il ne tarderaient pas à venir dans la maison, où, comme la l'avient annoncé, ils continueraient à s'entretenir de Paul Belmont. Dans l'état d'exaltation mentale où elle se trouvait depuis quelque temps, le moyen le plus sûr d'apprendre des nouvelles de celui qu'elle aimait lui parut être celui d'écouter les confidences que l'inconnu avait annoncé devoir faire à Nanette. Mais comment ! Une pensée traversa l'esprit de la jeune fille.

Cet homme, pensa-t-elle, est peut-être un de ces hommes de loi, de ces agents d'affaires qui ont été chargés de la défense de Mme de Bobrive. Il a pu venir à Caen pendant les débats, et en tout cas, pressé d'argent comme il est, il ne refusera pas de répondre à mes questions.

Cette idée lui donna le courage de rester dans le grenier qui était noir. Elle pouvait ainsi tout voir et tout entendre dans la pièce du bas, sans craindre qu'on l'aperçut elle-même. Peu tard, elle vit sortir de la maison Nanette et son visiteur entrèrent dans la chambre.

Le cavalier était un paysan de basse taille, qui portait toute sa barbe, d'une couleur rousse.

—Imprudent ! fit-il en entrant, quel guignon ! perdre une fortune magnifique quand on avait pris tant de précautions pour en s'assurer ! Et tout cela parce que vous avez eu la fragilité de vous laisser voler par cette folle, et la stupidité plus grande encore de garder mes lettres !

Et il s'assit sur une chaise.

—Fermez bien les portes, dit il brusquement, que personne ne vienne nous déranger. Il faut que l'on vous croie sortie, nous avons à causer sérieusement.

Nanette s'empressa d'exécuter cet ordre. Avant de mettre le loquet à la porte de la rue, elle regarda au loin, pour s'assurer si Clarisse, qu'elle supposait partie, ne revenait pas dans l'intention de l'espionner encore à ses heures sentimentales. N'ayant vu personne sur la route, elle rentra complétement rassurée de ce côté, et demanda d'un ton hôte les explications qu'il lui avait promises.

—Vous êtes bien pressé, répondit le paysan, railleusement d'abord votre ton ; il fait froid en diable !

Nanette rapprocha les tisons encore incandescents et mit pardessus quelques morceaux de bois sec qui pétillèrent bientôt.

—Là ! bien ! parlerez-vous maintenant, fut demandé-t-elle.

—Tout à l'heure donc !..... donnez-moi de l'eau-de-vie.

Nanette mit une bouteille et un verre sur la table devant laquelle le paysan s'installa.

—Toujours le même ! dit-elle en haussant les épaules. Il faut que vous vous enivrez les mêts, selon votre incorrigible habitude ! ce n'est pas le moment, en ma foi, semble.

—Ne m'ouvrez avec une bouteille comme celle-là ! répliqua-t-il dédaigneusement, et en remplissant son verre qu'il vida d'un trait.

Puis il le remplit de nouveau, posa sur la table contre le couteau à poignée gorgée.

Mais comme votre entretien n'a pas l'air de pas à jeun avant son arrivée, ces nouvelles révélations produisirent sur son cerveau beaucoup plus d'effet qu'il ne le prévoyait. Il fut bientôt à moitié ivre.

—Eh bien ! dit Nanette avec impatience, me rencontrez vous enfin ce qu'il m'importe tant de savoir ?

—Laissez moi d'abord me débarrasser de cette barbe qui me gêne.

Et d'un air de bravade, qui était peut-être, et la juste dans la France.

—Eh d'une ! dit-il.

—Pourquoi faites vous cela ? demanda Nanette.

—Mauvais mon enfant, répondit-il sans se presser outre mesure, mais je suis convaincu à présent.

Nanette retint à grand'peine une nouvelle question, qu'il allait sans doute faire sur les raisons.

—Expédiez le compte de Bobrive-le-Gesse à ce regardant la fête au deux objets jusqu'au dernier moment. La figue est jaune, je n'ai plus besoin de tout cet attirail.

—Il n'appartenait rien ce que tout cela signifie ? lui dit Nanette en frappant du pied.

—Je n'aurai garde de me moquer si ce devait mord, répondit il avec ce flegme goguenard que donne souvent l'ivresse. Et pour pouvoir le faire sans dégoûtant, Lelie dame, permettez-moi de déjeuner tout comme naturel, mon cousin de gentilhomme.

Compagnie d'Assurance Nationale DES MARCHANDS de la Nlle-ORLEANS.

SEPTIEME ETAT ANNUEL.

CONFORMEMENT aux réquisitions de sa charte, la Compagnie publie l'état suivant :

Montant de primes non expirées le 31 mai 1860..... $364,000

Primes reçues dans l'année expirée le 31 mai 1861 :

Sur les risques d'incendie	$569,995 00	
Sur les risques des rivières.....	151,620 18	
Sur les risques des mers.....	156,305 34	877,920 52
Total des primes.....		$1,121,726 25
Ils réclament : Primes non reçues.....	246,660 00	
Primes remboursées.....	26,260 25	270,920 25
Montant net des primes le 31 mai 1861.....		$851,264 00
Perte payées dans le même temps :		
Sur les risques d'incendie.....	$495,457 98	
Sur les risques des mers.....	69,410 36	
Sur les risques des rivières.....	32,602 63	
		597,470 97
Remboursé, 10 pour cent.....	$253,962 25	
Réassurances, taxes, frais,..	19,259 76	
Profits et pertes, intérêt et escompte.....	$52,517 99	325,631 50
Bénéfice net.....		$126,772 50
Montant net des primes.....		$851,264 00
Montant des primes non reçues, quelles il a été remboursé le cour cent..		246,660 25
Montant portefeuiant au profit.....		747,691 24
L'actif de la Compagnie est comme suit:		
Billets.....		49,500 00
Effets.....		171,170 42
Prêts sur billets portants par hypothèque..		285,100 00
Prêts sur billets et loans hypothécaires..		92,000 00
Dans des Banks Southérnes.....		49,000 00
Propriétés hypothéquées.....		25,000 00
Espèces en caisse.....		25,000 00
Dû pour primes et en voie de perception..		49,920 00
		$851,264 00

ETAT DE LA LOUISIANE, Nouvelle-Orléans.

Qu'en en conformité avec la 7 juin 1861, paraissant qui, nommé, Jean Fourcher, président, et Charles Lesassier, secrétaire de la Compagnie d'Assurance Mutuelle des Marchands de la Nouvelle-Orléans, lequels ayant été dûment assermentés, conformément à la loi, déclarent que le susdit tableau est vrai et une copie conforme aux livres de la Compagnie.

JEAN FOURCHER, Président.
CHARLES LESASSIER, Secrétaire.

Assermenté et signé devant moi, ce 7 juin 1861.
ARNOUD SAUCIER,
Troisième Juge de Paix.

A une assemblée des directeurs tenue ce jour, il a été résolu de déclarer un dividende de vingt pour cent sur les profits gagnés pendant l'année écoulée, payable au bureau de la Compagnie, à partir de ce jour, sauf l'intérêt sur ces sommes après la 1er août prochain.

—DIRECTEURS—

Hon. Connelly,	G. Hildenbrand,
John Pemberton,	J. M. Herbert,
F. Rouyer,	J. O. Nelson,
J. Fourcher,	Ed. Rightor,
C. H. Smith,	S. P. Yeoman,
	S. O. Vignaud

CONSULAT DE FRANCE.
Avis consulaire.—Juillet 1861.

Sont invitées à se présenter à ce Consulat, pour affaires qui les intéressent, les personnes dont les noms suivent :

Autin, Edmond
Auger, Alfred
Bayer, Joseph (marien capt-trany), Allemagne
Bonnet, Célestin (jardinier)
Bonnet, Célestin (jardinier)
Bonnet, Célestin (jardinier)